

Philosophie Générale

Matthieu Barberis

Informations et contenu du cours

Professeur : Emeline Durand / emeline.durand@u-bourgogne.fr

Modalités d'évaluation

* Deux notes de contrôle continu : pour le 16 novembre, dissertation "Les mots peuvent-ils nous manquer ?"

* Un partiel en janvier.

Objectifs de ce cours :

* Introduction aux problèmes liés au phénomène linguistique.

* Étude des problèmes liés au langage dans les textes philosophiques et dans les textes linguistiques.

* Sensibilisation au langage.

Plan du cours :

* Introduction

* I. Le langage : entre nature et convention. Description et définition des éléments importants liés à l'étude du langage, problème de la diversité des langues, dichotomie entre langage humain et langage animal.

* II. Problème et nature de la signification

* III. Relation avec autrui dans le langage.

Introduction

Qu'est ce que la philosophie ? Que signifie cette question et pourquoi est-elle nécessaire ? En quoi la philosophie se distingue-t-elle de la littérature ? Des sciences expérimentales ? De la théologie ? Quelle unité entre par exemple Socrate, Kant et un philosophe contemporain ?

Tout d'abord il faut définir ce qu'est la philosophie avant de pouvoir étudier son histoire. Cependant définir ne signifie pas énumérer des cas particuliers. Cela pose deux problèmes majeurs. En effet il est difficile de définir la philosophie (problème d'ordre descriptif). Ensuite le problème de la définition de la philosophie se pose en terme de valeurs (problème d'ordre normatif). On pose la philosophie comme un idéal que l'on essaye d'atteindre, vers lequel on tend. L'essence même de la philosophie exige une certaine

dignité, un certain nombre de traits auxquels le philosophe aspire.

Pourquoi n'existe-t-il pas de définition fixe de la philosophie ?

Premièrement car l'histoire de la philosophie n'est jamais finie, elle se trouve toujours autant derrière nous que devant. Deuxièmement car la philosophie entretient un lien étroit avec la notion de manque (cf. Lyotard, *Pourquoi philosopher ?*). On trouve cette idée dans l'étymologie du mot philosophie qui vient du latin *philosophia* signifiant « amour de la sagesse », la notion de désir est donc déjà présente.

Dans *Pourquoi philosopher ?*, cours introductif destiné à ses élèves de première année, Lyotard avance que la philosophie est caractérisée par une conscience du manque, comme pour le désir. Cependant dans le cas du désir, une représentation de l'objet est nécessaire afin que le désir soit possible. Il s'agit d'un manque habité par la présence de l'objet. Le désir est une relation qui unit et sépare à la fois. Or dans le cas de la philosophie, l'expérience du désir se pense. Nous ressentons le manque mais nous en avons conscience et nous le pensons. La philosophie est le désir qui se réfléchit et qui accède au langage. La philosophie ne satisfait pas le désir mais est subordonnée à lui. Cette expérience du manque se répète au sein de la philosophie. La sagesse n'est jamais complètement acquise, elle est la « présence d'une absence » pour reprendre les termes de Lyotard. La philosophie prolonge le désir vers la sagesse, elle n'est donc pas le désir de la sagesse mais le désir du désir. Le rôle de la philosophie est rassembler ces expériences, de les unifier et de les exprimer au service de la recherche du savoir absolu, universel.

Le philosophe élabore des concepts (formés d'un mot de la langue et d'une définition). Il vise à unifier des phénomènes et à les clarifier au moyen des concepts. Cela satisfait les exigences descriptives et normatives susmentionnées.

Cependant l'élaboration de concepts n'est possible qu'au moyen du langage. Il faut donc tout d'abord éclaircir deux préjugés courants sur le langage :

* **Le langage est un instrument au service d'une pensée préexistante.** Or le langage est déjà à l'œuvre dans la pensée, il joue un rôle prépondérant dans l'élaboration de la pensée.

* **Le langage a seulement une fonction de communication.** Dans cette vision le langage serait subordonné au message qui serait préexistant. Cependant le message n'est pas figé, il évolue au moyen du dialogue et donc du langage.

réifier : Transformer en chose ; donner le caractère d'une chose à.

Dans ses deux préjugés on assiste à une réification du langage. Le langage n'est pas un instrument mais un milieu partagé dans lequel nous vivons et nous agissons. Cependant ce milieu nous rapproche autant qu'il nous sépare. Par exemple, être doué de parole est un caractère propre à l'Homme est de ce fait le langage est facteur d'unité. Cependant, nous parlons dans une langue, qui n'est intelligible que pour les locuteurs de cette langue, ce qui est facteur de division et d'incompréhension avec le reste de l'humanité. On peut aussi utiliser l'exemple du débat, de la compréhension que permet le langage. Cependant l'harmonie peut être facilement brisée par un malentendu, un quiproquo etc.

On peut ainsi se demander **en quel sens la philosophie a-t-elle besoin du langage ?**

La philosophie en tant que quête de sens s'exerce dans le langage et il est à noter que l'étude de concepts ne nécessite pas forcément la création de mots nouveaux (néologismes). La philosophie naît bien souvent de l'interaction, du dialogue et cette dimension dialogique fondamentale à la pratique philosophique se manifeste dans le langage.

À lire : Saussure, *Cours de linguistique générale*, Introduction.

La philosophie du langage doit encore faire face à des problèmes récurrents. Par exemple : quelle est la fonction du langage ; est-il naturel ou bien une invention de l'Homme ou encore un don divin ; peut-il tout exprimer ; est-il parfait en son genre ; sera-t-il possible d'un jour créer une langue universelle ?

Cependant certaines questions ne se posent plus aujourd'hui. Par exemple la question de l'origine du langage n'est plus d'actualité car elle n'est pas soluble sous cette forme. En effet, il faudrait d'abord régler la question de l'origine de la parole, cependant la dualité entre nature et culture du phénomène ne permet pas de répondre à la question.

Deux problèmes majeurs subsistent : celui de la nature de la signification et celui de la compréhension avec autrui.

La nature de la signification

On a tendance à donner au langage une nature descriptive. Sa finalité serait de décrire les choses du monde, objets comme idées. Le langage ne serait donc qu'un ensemble de signes qui doublerait le monde en faisant correspondre un à un un élément du monde et un mot du langage. Cependant est-ce vraiment cela qu'est la signification ? En effet, la signification désigne aussi ce qu'un locuteur veut transmettre à un destinataire. Ainsi on ne peut parler de signification que s'il existe une intention de dire quelque chose.

La compréhension avec autrui

Comment est-il possible que la signification que je donne à une chose ai la même signification pour autrui. En d'autres termes, comment la signification peut-elle être partagée ?

La philosophie du langage

La philosophie du langage est un type de pensée développé au XX^{ème} siècle sous l'influence de penseurs anglo-saxons. Cela a donné naissance à la philosophie analytique, qui a une approche différente pour la résolution de problèmes philosophiques que celle utilisée habituellement en philosophie continentale. La philosophie analytique repose sur une analyse du langage et est bien souvent anhistorique. Elle naît du tournant linguistique, qui est un changement méthodologique et substantiel, affirmant que le travail conceptuel de la philosophie ne peut avoir lieu sans une analyse préalable du langage. Par exemple, Frege parvint à donner une définition de ce qu'est un nombre en réfléchissant à la manière dont nous en parlons et dont nous utilisons le terme « nombre ». La philosophie analytique a souvent recours à un langage formel afin de permettre et de simplifier le traitement des énoncés exprimés dans le langage courant.

I. Le langage : entre nature et convention

Le langage est sans doute qui nous est le plus familier, car nous sommes tous locuteurs au quotidien. Cependant certaines difficultés se présentent lorsque l'on s'intéresse au langage. Tout d'abord nous utilisons plusieurs termes afin de désigner des concepts similaires (parole, langue, langage, discours). Ensuite, pourquoi sommes nous tous capables de parler, est-ce un phénomène naturel ou social ? Qu'en est-il du langage animal ? Enfin, peut-on expliquer le décalage entre l'unité du phénomène linguistique et la pluralité des langues ?

A. Langage, langue et parole

Langage, première définition : système de signes que les Hommes utilisent pour représenter les choses et les pensées. Cette maîtrise des signes permet aux Hommes de communiquer entre eux, d'échanger des

informations sur le monde et de partager leurs sentiments.

Deux mots importants ressortent de cette définition : « système » et « signes ». L'utilisation du mot « système » indique que les signes sont organisés et ne sont pas seulement juxtaposés. Le mot « signe » nous rappelle qu'il existe plusieurs types de signes (les symptômes, les signaux, les symboles) et nous pousse donc à nous demander en quoi les signes du langage sont différents des autres.

Distinctions entre langage et langue

Dans l'usage courant, le langage désigne la faculté humaine de parler et la langue désigne l'idiome employé par tel ou tel groupe humain. Dans l'*Introduction au cours de linguistique général*, Saussure propose une définition. Selon lui l'objet d'étude de la linguistique n'est pas le langage mais la langue. Pour Saussure, le langage est un amas confus de phénomènes qu'il ne convient donc pas de prendre pour objet d'étude. Par exemple, on peut dire du langage qu'il est un phénomène physique (prononciation, ouïe etc.) mais on peut tout aussi bien dire qu'il s'agit d'un phénomène psychologique (compréhension des énoncés etc.). Ainsi la dualité des phénomènes rend l'étude difficile. On peut aussi dire que le langage est un phénomène historique car on hérite d'une langue, d'une culture, mais également qu'il s'agit d'un phénomène actuel puisque la langue évolue, s'actualise, en la parlant. Chez Saussure, langue n'est donc pas synonyme d'idiome, il s'agit d'une construction mise en place par le linguiste lorsqu'il prend le langage comme objet d'étude. Il définit donc le langage comme suit.

Langage, deuxième définition : système de signes distincts correspondant à des idées distinctes.

Saussure arrive à l'idée que les humains sont naturellement capables de constituer des systèmes de signes. Or cette faculté se réalise toujours dans une certaine culture, avec ses conventions propres, ce qui donne naissance à un système de signes unique : un idiome.

Le concept de parole permet répondre au problème posé par la double nature, à la fois individuelle et collective, du langage. En effet lorsqu'un locuteur parle, il fait un usage individuel du langage, cependant cette usage se fait toujours dans un contexte social, collectif, dans le cadre du dialogue. La parole consiste à faire un usage individuel du système de signes collectif. Ces deux aspects sont indissociables car on ne peut pas parler sans système de signes mais la langue s'est constituée au moyen des actes individuels de parole qui ont fini par se **crystalliser** de façon sociale. Ces considérations nous amènent à voir trois conséquences majeures. Tout d'abord, un acte de parole purement individuel n'existe pas, car parler c'est toujours faire référence à un code commun. Ensuite, il existe un cercle entre parole et langue, la langue étant formée par la cristallisation sociale des actes de parole. Enfin, dans l'acte de parole, ce n'est pas moi qui envoie un message à un destinataire, il existe un circuit entre l'émetteur et le récepteur. En conclusion, la langue n'existe jamais hors du fait social.

Le linguiste Émile Benveniste remarque qu'il manque un concept intermédiaire entre langue et parole afin de désigner le phénomène par lequel le locuteur s'approprie le système de signes commun. La langue en tant que système de signe reste formelle, virtuelle, tant qu'elle n'est pas actualisée par un locuteur. Cela demande donc la conversion du langage en **discours** au moyen de l' **énonciation**. L'énonciation se produit toujours dans une situation donnée dans laquelle le locuteur s'exprime par rapport à cette situation. On ne parle que dans une situation intersubjective, ainsi tout acte d'énonciation à la structure du dialogue. Le discours peut donc être défini comme **la production singulière d'un énoncé**.

Saussure veut faire une linguistique de la langue alors que Benveniste veut faire une linguistique du discours. Il s'intéresse donc à la place du locuteur dans le discours, au moyen par exemple de l'étude de l'utilisation des pronoms.

La nature du signe linguistique

Selon un préjugé répandu, le langage ne serait qu'une liste de mots, une nomenclature. Cette vision est partiellement juste car, d'une certaine manière, le langage établit une correspondance un à un entre les mots et les choses du monde. Cependant la langue ne comporte pas que des noms communs mais aussi des pronoms, des verbes, des conjonctions de coordination etc. Pour Saussure, le signe linguistique est une réalité double. Il met en relation un**concept** et une **image acoustique**. L'image acoustique est l'empreinte psychique d'un son prononcé, on la nomme aussi **signifiant**. Le signe linguistique implique une relation entre **signifié** (le concept) et **signifiant** (l'image acoustique). Ainsi le signe linguistique est purement psychique. Le signifiant permet donc d'accéder au signifié, la pensée et le langage sont donc étroitement liés.

Sur quoi repose cette association ?

Pour Saussure, elle repose sur l'**arbitraire du signe**. Par exemple, le signifié « bœuf » a des signifiants différents comme « bœuf » en français ou « ox » en anglais. Ce lien ne repose sur rien, la relation entre signifiant et signifié n'est pas motivée, le choix du signifiant n'est pas lié au signifié. La pratique du langage repose donc uniquement sur des conventions. Cependant le choix de la convention n'est pas laissé à la discrétion de l'individu ni du groupe social, il est hérité de la tradition. En conséquence, il semblerait que le signe linguistique soit immuable et donne donc à la langue un fort pouvoir de conservation. Cependant le rapport entre signifiant et signifié peut changer. Par exemple, le mot « objet » vient du verbe latin *objicio* qui signifie « jeter en travers », ainsi « objet » serait synonyme du mot « obstacle ». Nous voyons donc que le rapport a changé puisque nous n'utilisons pas le mot « objet » dans ce sens là, le concept associé au signifiant a donc évolué.

Pourquoi la langue est-elle un « système de signes » ?

Le terme « système » implique une organisation. Les signes de la langue sont en rapport les uns avec les autres et ce rapport est basé sur la **Par différence**. **signification** (une relation signifiant/signifié) mais aussi une **valeur**, c'est-à-dire sa place par rapport aux autres signes de la langue. La valeur d'un signe ne se comprend que par sa différence avec les autres signes. C'est donc cela qui fait de la langue un « système de signes » car ceux-ci sont interconnectés. Aux échecs, une pièce n'est pas définie par son apparence mais par la manière qu'elle a de se déplacer et d'interagir avec les autres pièces. Il en va de même pour le signe, il n'est pas définie par son apparence mais par sa valeur, son rapport avec les autres signes.

B. Langage et Nature

Pour Saussure, le langage repose sur un ensemble de conventions. Cela pose deux problèmes majeurs :

* La faculté linguistique est-elle de l'ordre de la nature chez l'Homme ? Est-elle innée ou acquise et dans quelle proportion ?

* Le problème du rapport entre langage et nature (considérée comme l'ensemble des choses du monde).

Traditionnellement, le langage est le critère qui permet de dissocier l'Homme de l'animal en tant qu'il est le signe de la présence de la raison. Les animaux peuvent sembler parler, mais il ne s'agit pas là de raison mais d'instinct (cf. la thèse de « l'animal-machine » de Descartes exposée dans le *Discours de la méthode* et les *Lettres au marquis de Newcastle*). Cette thèse, naît entre autre grâce aux débuts de la dissection, repose sur l'idée que les corps vivants possèdent une complexité extrême, qui n'est pas sans rappeler la complexité des machines fabriquées par l'Homme. Pour Descartes, le corps animal n'est composé que d'organes qui fonctionnent comme les rouages d'une machine. L'animal n'a donc pas d'âme. Le comportement animal est déterminé par la passion, c'est-à-dire le plaisir et la souffrance, ainsi que par l'instinct alors que l'action humaine est libre. Pour Descartes, le langage est le signe de la présence de la raison en l'Homme. Le fait linguistique montre que « notre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi-même mais qu'il y a aussi une âme qui a des pensées ».

Quels sont les critères qui définissent le langage ?

* Le langage se définit par l'usage des signes, qui ne sont pas seulement oraux mais qui peuvent aussi être communiqués au moyen de gestes ou par écrit.

* Les signes doivent être à propos de ce qui se présente, en réaction à ce qui se passe. Cela englobe aussi, par exemple, un fou racontant n'importe quoi dans le contexte d'une situation donnée, car bien que ce qu'il dit n'ait pas de sens, il réagit à la situation.

* La production des signes doit être volontaire, au moyen de la pensée et de la volonté, et non sous l'impulsion de l'instinct ou de la passion.

Bien que Descartes ne nie pas qu'il existe des formes de communication chez les animaux, le langage est pour lui le propre de l'Homme car il est l'indicateur de la pensée à l'œuvre.

Dans les *Essais*, Montaigne soutient que si nous ne pouvons pas comprendre la communication, la faute incombe peut-être à l'Homme et pas aux animaux. Peut-être que nous ne sommes pas en mesure de les comprendre comme nous ne sommes pas en mesure de comprendre les langues étrangères. Montaigne ne se prononce pas sur l'existence ou la non-existence d'un langage animal mais cherche à remettre en question la thèse classique.

De nos jours, le débat est relancé par l'éthologie, la science qui étudie le comportement des animaux (y compris les êtres humains), dans leur milieu naturel. Certains travaux montrent qu'il existe des formes de communication qu'il existe des formes de communication avancées chez les animaux. Cependant est-ce suffisant pour parler de langage animal (cf. Benveniste *Communication animale et langage humain*). Par exemple, les abeilles sont capables de communiquer entre elles via des mouvements complexes afin d'indiquer précisément l'emplacement d'une source de nourriture. Pour Benveniste, elle dispose d'une capacité à symboliser. Cependant la communication initiée par une abeille n'entraîne pas de réponse mais une action, une réaction comme dans le cas d'un stimulus. On ne peut donc pas parler de langage car il n'y a pas de **réciprocité**. De plus le contenu du message d'une abeille est certes complexe mais n'est pas articulé. Alors que le langage humain a la capacité de tout dire, alors que le « langage » des abeilles est limité, il s'agit d'un code de signaux.

À ce stade nous pouvons nous demander si nous pouvons réellement sortir du problème de la parole animal. La réponse dépend de notre conception du langage. Par exemple, Benveniste met l'accent sur le dialogue et l'intersubjectivité, avec cette conception la réponse serait « non ». Cependant si l'on considère une acception moins contraignante du langage, nous pourrions alors inclure certains langages animaux.

La compréhension du langage est influencée par le progrès de la science, ce qui nous amène à nous demander dans quelle mesure le langage repose sur les propriétés du cerveau humain. Depuis les années 1860, des corrélations ont été montrées entre la faculté de parole et certaines zones du cerveau, notamment grâce à l'étude de l'aphasie. Le médecin, anatomiste et anthropologue français Paul Broca décrit en 1861 le cas d'un patient atteint d'aphasie. Le patient avait entièrement perdu la capacité de parole à l'exception de la syllabe « tan ». Après sa mort, l'autopsie révèle que tous les organes et muscles utilisés lorsque l'on parle (larynx, langue etc.) sont intacts. Cependant le patient présente d'importantes lésions au cerveau, plus précisément sur le lobe frontal gauche. Broca en conclut donc que cette zone doit être « l'aire de la parole », c'est-à-dire la zone du cerveau chargée d'assurer la faculté de parole.

L'étude de l'aphasie marque un tournant dans l'étude du langage. En effet avant cela on considérait que le langage reposait sur l'usage de la raison, qu'il était la marque du bon fonctionnement de la pensée et qu'il s'agissait d'un phénomène purement intellectuel sans ancrage physiologique. Broca ne réduit cependant pas le langage à un phénomène purement physiologique, il le considère comme un phénomène tout autant intellectuel que physiologique. On sait désormais qu'il n'y a pas d'aire de la parole mais des aires de

la parole.

La thèse du neurocentrisme selon laquelle tout ce qui constitue en propre l'esprit humain serait contenu dans le cerveau. Cette thèse rencontre des objections d'un point de vue philosophique (cf. Markus Gabriel, *Pourquoi je ne suis pas mon cerveau*). Bergson livre une critique des conclusions tirées à partir des travaux de Broca sur l'aphasie. Il reconnaît qu'il existe un lien entre le processus spirituel, intellectuel de parole et le processus purement mécanique. Cependant il s'interroge sur la nature de ce lien et sur la manière dont on doit l'appréhender (cf. *Matière et mémoire* et « L'âme et le corps » dans *L'énergie spirituelle*). C'est la représentation spatiale de ce lien que Bergson critique, comme si les phénomènes spirituels étaient contenus dans le cerveau. On ne peut pas dire que le langage soit contenu ou situé dans le cerveau. L'aphasie ne justifie pas cette hypothèse. Pour Bergson, l'aphasie est un problème de mémoire. En effet, l'aphasie ne cause pas toujours la perte totale du langage, elle peut aussi empêcher de prononcer certains mots ou certaines syllabes. Dans certains cas seules quelques syllabes peuvent encore être prononcées. Bergson ne nie pas l'origine neurologique du problème mais critique les conclusions que l'on peut en tirer. Il arrive par exemple que la personne aphasique puisse retrouver l'usage d'un mot sous l'effet d'une excitation particulière. Dans l'aphasie ce n'est pas le souvenir du mot qui a été détruit, il s'agit du cerveau qui n'est plus en mesure de se mobiliser pour retrouver ce mot. La mémoire en tant qu'action serait donc touchée mais pas la mémoire en tant que contenu. Dans *Matière et mémoire*, Bergson reconnaît que les lésions au cerveau peuvent provoquer l'aphasie mais cela ne veut pas dire que les aires touchées par les lésions contenaient les mots à l'état « virtuel ». Pour lui, localiser le langage n'a pas de sens. Les phénomènes comme le langage ou la mémoire ne peuvent être réduits à une représentation spatiale, à des processus physiques.

En conclusion l'on peut dire que le langage ne se relève ni entièrement dans la nature ni de la culture mais qu'il est l'interface qui les unit. En effet la faculté linguistique, même avec des fonctions cérébrales optimales, demande un cadre socioculturel pour se développer, s'actualiser. Parler c'est effectuer un travail de symbolisation qui, bien qu'il repose sur des processus physiologiques, est guidé par la réflexion et par la liberté des individus.

Claude Lévi-Strauss interprète le langage comme l'irruption du symbolique dans l'humanité et donc la rupture définitive avec la nature (cf. *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*). Grâce au langage « l'Univers entier, d'un seul coup, est devenu significatif ». Lévi-Strauss reconnaît que le langage s'est développé au cours de l'histoire de l'humanité. Il ne faut pas comprendre ce surgissement d'un point de vue historique. Le fait de posséder la faculté linguistique à provoquer une rupture qualitative, cela a doté l'Homme de catégories de la signification mais il lui a fallu cependant des millénaires faire sens de ces catégories, pour comprendre le monde. C'est en cela que le langage marque une rupture et qu'il n'est pas le produit d'une accumulation de connaissances sur le monde. Pour Lévi-Strauss, le langage est à la fois nécessaire au développement de la culture tout en étant lui-même produit de la culture et toute culture possède une structure similaire à celle du langage car « l'une et l'autre s'édifient au moyen d'oppositions et de corrélations » (cf. *Linguistique et anthropologie*).

C. La diversité des langues

Le signe le plus probant de l'origine culturelle du langage est la diversité des langues, mais en quoi consiste le problème de la diversité ?

Le langage nous unit autant qu'il nous divise via la diversité des langues. Saint-Augustin nous dit que cette diversité « rend l'Homme étranger à l'Homme » (cf. Saint-Augustin, *Cité de Dieu*, XIX, 7). La présence d'un autre être humain est la promesse de partage, d'échange, de compréhension ainsi lorsque la langue est une barrière à l'accomplissement de cette promesse cela mène à une grande frustration. Cependant, ce problème de diversité est-il un problème de communication ? Bien qu'on ne puisse pas unir les langues malgré certaines tentatives, du fait de l'arbitraire du signe, les signes et donc les langues sont

traduisibles. Il est aussi courant que les locuteurs parlent deux voire trois langues. Ainsi les problèmes de communication sont aisément surmontables, ainsi la question ne se trouve pas là et il nous faut sortir du cadre de la communication. Il existe deux problèmes majeurs : le problème de l'origine des langues et celui de la signification de la diversité des langues. Le premier problème amène à se demander si toutes les langues proviennent d'une seule et même langue, quels liens existent entre elles et si l'on peut remonter à l'hypothétique source originale de toutes les langues. Cependant ces questions étant encore sans réponse à l'heure actuelle, nous nous intéresserons au second problème.

Le problème de la signification de la diversité des langues nous pousse à nous interroger sur la relation entre les langues et les cultures. En effet cette pluralité met à mal la notion d'unité du genre humain puisque chaque langue voit le monde différemment.

Dans le livre de la Genèse, l'épisode de la Tour de Babel relate l'origine de la diversité des langues. Pour les hommes des premiers temps, il n'y avait qu'une seule langue jusqu'à ce qu'ils construisent une tour devant monter jusqu'au ciel (ce qui leur permettrait d'accéder symboliquement au divin et de s'élever au-dessus de leur condition) mais sont puni par Dieu. Pourtant au chapitre précédent, la diversité des langues est déjà évoquée. Ainsi cet épisode n'est pas une explication historique de l'origine de cette diversité mais est une réflexion sur son sens. Le fait que les hommes ne parlent qu'une seule langue n'est pas nécessairement vrai d'un point de vue historique, mais dans ce cas cette langue unique est là pour représenter l'unité du genre humain. Le fait que la punition divine touche le langage n'est pas un hasard puisqu'il est nécessaire à l'unité culturelle et politique. Selon certaines interprétations, la division des langues n'est pas nécessairement une malédiction, elle peut être vue comme une aubaine.

L'échec de la production de la tour peut ne pas être du à l'orgueil mais au fait qu'ils aient utilisé le langage pour se donner des ordres. Précédemment le langage est une puissance créatrice (Dieu crée le monde par la parole et Adam nomme les animaux par exemple). Ainsi entre le début de la Genèse et l'épisode de Babel, le langage est passé d'instrument de création à un instrument de domination. Ainsi l'intervention divine pourrait être un moyen de mettre un terme à la corruption du langage et de permettre aux hommes de redécouvrir l'usage premier du langage.

Selon une de ces interprétations, cet épisode représente le passage d'une transcendance mythologique à une transcendance symbolique. Les hommes essayent de construire une tour afin d'accéder directement au ciel (ce qui est une vision très naïve du Divin), mais la Genèse s'oppose à cette représentation mythique de ce rapport à Dieu. Ainsi le rapport à Dieu n'est pas immédiat mais doit passer par le langage. On ne peut plus accéder à la transcendance par des moyens directs, désormais l'on doit passer des moyens symboliques via les rites et rituels.

La question de l'origine des langues était très débattue au XVIII^e siècle et fût principalement traitée par Condillac, Herder et Rousseau. Chez ces auteurs, le problème n'est pas traité de manière historique. Ils s'interrogent sur la nature, sur l'essence du langage. Dans son ouvrage *Essai sur l'origine des langues* (1781), Rousseau considère que le langage est un phénomène d'origine humaine, il n'a pas été donné aux hommes par Dieu. Il tient au fait que l'homme est un être ayant des passions (les affects, l'amour, le désir, la colère etc.) Ainsi les hommes n'ont pas découvert le langage car ils sont des êtres de raison, mais car ils sont des êtres de passions. Rousseau situe l'origine des langues dans un moment intermédiaire de l'histoire de l'humanité. Il apparaît à la jonction entre l'état de nature et l'état social/civil (il est à noter que ce ne sont pas des périodes historiques de l'humanité mais des statuts théoriques). Pour que le langage apparaisse il faut que les hommes aient quitté l'isolement premier. La rencontre avec un autre homme ne doit plus être une rencontre fortuite, l'autre doit être vu comme un semblable pour que le désir d'exprimer ses pensées/émotions puisse naître, ce qui mène au langage. Pour Rousseau le langage des origines était proche du chant, très musical afin d'exprimer au mieux les passions. Le langage a tendance à perdre en spontanéité pour gagner en rationalité. On passe de la chaleur du chant originel à la froideur et la clarté qui caractérise une langue de concepts. On passe de l'expression des passions à celle des idées.

Merrit Ruhlen, L'origine des langues L'intérêt pour les linguistes modernes se déplacent de la question de l'origine des langues à celle du rapport entre langue et culture. Une langue est toujours liée à la culture dans laquelle elle est parlée et toutes les langues sont associées à une grammaire. Les langues ont des manières différents d'exécuter la fonction qui est la leur, du fait que les lexiques et les structures grammaticales diffèrent grandement. Par exemple, les langues à flexion ajoutent des terminaisons en fonction du rôle du mot dans la phrase. On peut donc penser que chaque langue induit un rapport différent au monde. Puisque chaque langue possède des fonctions logiques qui lui sont propres, on peut penser que chaque langue a un rapport différent au monde. Cette thèse se nomme le relativisme linguistique. Dans cette théorie, la langue n'est pas seulement relative à la culture à laquelle elle se rattache mais contraint et limite notre perception du monde. Nous serions comme prisonniers de notre langue selon l'hypothèse de Sapir-Whorf (très souvent contestée).

Pour Whorf, ce qui influence notre façon de voir le monde n'est pas le vocabulaire mais la grammaire, car elle est une opération structurante. Cependant jusqu'où s'étant cette influence ? Dans l'interprétation forte, il existerait certaines choses qui serait hors de notre portée en fonction de notre langue. Certaines expériences ont été menées à ce sujet mais les résultats ne sont pas concluants. Par exemple, Eleanor Rosch, a travaillé sur un peuple de Nouvelle-Guinée connu pour ne disposait que de deux termes pour les couleurs. L'expérience consiste à leur montrer des échantillons de couleur très proches (deux nuance de rouge par exemple). On remarque que les sujets ont du mal à décrire les différences, bien qu'ils les perçoivent sans problème. Ainsi l'hypothèse selon laquelle notre perception sensible serait limitée par la langue n'est pas prouvée par cette expérience, c'est même le contraire qui est montré.

L'idée que le temps grammatical influe sur la représentation cognitive du temps a été avancée de façon célèbre dans les travaux de Benjamin Whorf sur le hopi, une langue uto-aztèque du Nord parlée aux États-Unis, dans le Nord-Est de l'Arizona. Dans un texte intitulé *An American Indian model of the Universe*, Whorf écrit que cette langue ne possède aucune expression temporelle et que, par conséquent, les locuteurs du hopi ne conçoivent pas le temps de façon linéaire comme les locuteurs des langues européennes. Cette position radicalement relativiste a été remise en cause par le linguiste Ekkehart Malotki, qui a montré que le hopi possédait un lexique temporel riche, avec des mots signifiant « demain », « temps », « tôt », etc.

Doit on s'en tenir à la version faible (la langue influence notre pensée) ou forte de la thèse (la langue contraint notre perception) ? Les deux options sont problématiques. La thèse faible est triviale, alors que la thèse forte est extrême et improbable. Les deux versions de la thèse ne peuvent être démontrées scientifiquement, car il faudrait pouvoir établir une corrélation entre le langage et des éléments extérieurs au langage. Le relativisme linguistique ne pouvant être démontré, il conduit à une position sceptique. Ainsi il faut renoncer à toute thèse globale entre langage et pensée. Quand les langues nous paraissent limitées, il s'agit en fait d'une conclusion liée à notre point de vue et l'on peut même dire que le fait de considérer le langage comme limité est discutable.